

Conscience d'algérianité, et de spécificité chez Slimane Azem à travers la chanson *Iful dibawen* :

L'art de dire la même chose autrement, et en prendre ombrage

Prof. Abderrezak DOURARI
CNPLET MEN Algérie

Résumé

Des chanteurs kabylophones ont chanté en kabyle mais aussi en arabe algérien (ci-après *algérien**), conscients de la diversité linguistique de leurs auditoires algériens et maghrébins, tant en exil que dans leur pays d'origine. Ce qui s'interpréterait à première vue comme une simple posture commerciale, illustrée aujourd'hui par le plurilinguisme de la publicité privée depuis l'ouverture des marchés maghrébins, peut s'avérer être d'une signification bien plus importante au double plan anthropologique et sociolinguistique.

La prise en charge (non pas l'exclusion) de l'autre (l'alter ego ?), la reconnaissance de la communauté d'une réalité historique et culturelle complexe ayant été au principe de la formation de l'imaginaire des différents acteurs algériens, ne peuvent-elles pas, en effet, être décryptées comme témoins de l'existence d'une conscience algérienne, configurée sur la dialectique de l'un et du multiple, en contresens des thèses officielles prônant le monolithisme par l'exclusion ?

Cette vision officielle monolithique postindépendance est déjà en embryon dans la matrice idéologique de la lutte anticoloniale, et la crise du PPA-MTLD de 1949 n'en est que la première expression politique dont la conséquence est la formalisation de deux perceptions de l'identité algérienne : une identité algérienne plurielle et unie exprimée, entre autre, dans le document dit « *Idir al-watanij*, ou l'Algérie libre vivra », et une affirmation parallèle de l'unicité officielle déréalisée de celle-ci. Ceci marque, par ailleurs, le début de l'affrontement entre le réel vécu, berbéricité et arabophonie maghrébine (principe et identité de réalité), et l'idéologie de l'unicité arabe mythique (principe et identité de plaisir).

A cette perception schizophrène officielle, poussée à son paroxysme par l'identitarisme islamiste, panarabiste autant que berbériste- qui aura duré au niveau constitutionnel jusqu'en Avril 2002, date où tamazight devient langue nationale (et qui est relancée avec le lynchage à l'APN du député du RCD, en Octobre 08, sur le nombre de morts pendant la guerre d'indépendance, suivi de l'un des amendements de la constitution de 1996 supposé viser à sauvegarder les symboles de la nation et de la révolution)-, aura répondu une certaine permanence du réalisme de la société qui semble se reconnaître telle qu'elle est. La chanson en a été et est aujourd'hui aussi le porte-voix car émanant de subjectivités et de considérations entre autres commerciales non soumises aux oukases idéologiques.

Ainsi le chanteur et poète, Slimane Azem, pouvait-il déclarer :

« Il me parle de fèves dans sa langue, et je lui parle de fèves aussi, dans la mienne ; si on s'était entendu de bon cœur, on aurait su que les fèves sont les fèves, que ce soit dans sa langue ou dans la mienne ! » (C'est notre traduction).

* « *algérien* » ne s'oppose pas, ici, à « *non algérien* », mais signale seulement le degré de diffusion de la langue arabe algérienne qui est aussi maghrébine, et est, de ce fait, une langue véhiculaire pour les berbérophones et les arabophones dans tout le Maghreb avec quelques variations qui n'empêchent pas l'intercompréhension.

En somme je vois le langage comme la construction d'une sorte d'identité entre le moi vrai et le moi extérieur (le moi autre) qui est la proie (la proie est une entité aliénante du moi vrai): pour reconstruire le moi, pour le maintenir en présence du moi aliénant du monde extérieur, le psychisme construit une barrière, et cette barrière, c'est justement le langage. Du moment que l'on reconnaît un objet extérieur et qu'on peut lui associer un nom, son pouvoir aliénant cesse"

René THOM, *Paraboles et catastrophes, Entretiens sur les mathématiques, la science et la philosophie*, Flammarion, 2ème Ed., 1983

I) Cadre général d'intelligibilité

a) L'identité, un thème désuet?

On pensait pouvoir ranger définitivement les questions relatives à l'identité (mêmeté et différence impliquées) dans une case portant la mention « thème ringard » et que les sciences sociales avaient bien plus intéressant à traiter (V. C. Lévi-Strauss, *l'identité*, Quadrige/ Presses Universitaires de France, 2ème Edition, 1987...) Cette question était même reléguée à l'insignifiance dans les débats intellectuels et publics portant sur les problèmes de société. A la faveur de l'ouverture plus grande des espaces territoriaux avec en prime des regroupements gigantesques tels l'ensemble européen (trois cents millions d'âmes) où seule la référence au continent commun sert de liant (ou celui moins sûr de la référence à une certaine culture occidentale ou judéo-chrétienne), on la voit resurgir comme jamais avant, et à la faveur de la politique du président Sarkozy, elle devient objet de débats sociétaux organisés par l'Etat français lui-même avec les révélations et les excès que l'on connaît mais paradoxalement sans que l'on s'appesantisse sur la notion de citoyenneté incluant la mêmeté autant que la différence et l'un des fondements historiques de l'intégration dans l'identité française.

Il va de soit que la langue ne peut plus constituer, comme au 18ème. et 19ème siècles, l'unique lien social et culturel sur lequel l'identité pourrait s'asseoir confortablement, bousculée qu'elle est par la dictature du marché qui a tendance à tout régenter. L'Europe s'est explicitement choisi trois hyperlangues (Anglais, Allemand, Français) officielles, mais c'est l'anglais qui s'est imposé comme la langue de fait de l'UE, en dépit des réticences de l'Angleterre à rentrer dans l'UE, dans l'espace Schengen et la zone économique euro. Nous le voyons bien, en Europe (v. Le cas de la Norvège devenue entièrement anglophone) comme en Algérie et au Maghreb, il n'est pas possible d'asseoir l'identité sur la langue. Le paradoxe de l'Angleterre qui traîne les savates pour intégrer l'UE, mais dont la langue est adoptée comme langue officielle de celle-ci, montre bien le faible rôle que joue désormais la langue dans les processus et équations identitaires.

La mondialisation économique néolibérale, qui vient après celle du droit qui consacre la primauté du droit international (sur le national), ajoutée à celle de la communication grâce à la technologie de l'Internet, impose un espace et un cadre tout à fait nouveaux pour les processus d'identification où l'ethnie et la langue perdent de leur prestige d'antan et de leur capacité d'agir comme des pôles magnétiques.

b) Mythes d'origine et mythologies identitaires

L'identité panarabe, fondée sur le mythe de l'unité de "la nation arabe" (au singulier), n'a jamais été fonctionnelle ou opérationnelle hormis dans le discours populiste emphatique. A l'exception, peut-être, de la bulle conjoncturelle du nassérisme vite éclatée par les défaites de 1967 et de 1973 qui, plus est, face à un ennemi historique de faible envergure. Dans les graves crises qu'a connu le monde arabe ces derniers temps (guerre contre l'Irak, massacre contre les Ghazaouis...) ce sont plus les sociétés des pays démocratiques occidentaux qui ont le plus et le mieux agi contre leurs propres gouvernements pour dénoncer cette guerre injuste imposée aux peuples de cette région sous des prétextes fallacieux (ADM) qu'ils ont réussi à percer au jour. Dans la lutte judiciaire internationale actuelle pour la condamnation d'Israël pour crimes contre l'humanité, ce sont toujours les Occidentaux qui mènent la bataille et non pas les "Arabes"...dont le leader autoproclamé, l'Egypte, construit un mur de séparation souterrain en acier pour mieux encager les Palestiniens, jumelant en cela le mur dit de la honte construit par Israël.

c) Emergence épiphénoménale de la question des origines

Le match Algérie Egypte de Novembre 2009 pour la qualification à la coupe du monde, même dans sa dimension épiphénoménale, a montré l'inanité du mythe de l'identité panarabe, en dépit de sa toute puissance entretenue, et percé au jour avec spontanéité une identité jusque là officiellement stigmatisée et considérée comme marginale: l'identité berbère historique du Maghreb. Elle fut utilisée comme refuge par tous les Maghrébins (Tunisiens, Marocains et Algériens, officiels et citoyens, presse francophone et arabophone, y compris la plus arabiste comme *Echourouk al yawmi* du 22/11/09 qui titre "Sheshong les a éduqué, El-Moïz bi llah leur a construit le Caire et El-Azhar, Ibn Mo'ti leur a appris la langue arabe, et Ibn Ziyad leur a conquis l'Andalousie qu'ils ne surent pas garder"), et comme identité d'assignation stigmatisée par l'Egypte représentant postulé et autoproclamé de cette arabité...L'Egypte considère ses défaites comme celles de tous les Arabes, et ses réussites comme celles de l'Egypte, la culture et la pensée égyptiennes sont proclamées pensée arabe sans crainte du ridicule en qualifiant la pensée par l'ethnie...et surtout en faisant accepter cette supercherie intellectuelle par les autres.

C'est qu'une identité ne tient pas seulement sur les récits fondateurs construits par ceux à qui ils profitent, mais doit tenir compte de l'attitude de l'autre auquel on désirerait s'identifier et partant de l'image qu'il renvoie.

Une identité fondée sur des valeurs humanistes universaliste n'est-elle pas en train d'éclorre et de prendre consistance laissant les questions de cultures (interculturel et transculturel) à l'espace de la liberté de la subjectivité (V. A. DOURARI, in *Les points communs des cultures*, Colloque international, Vienne, 2003).

d) Langue et identité: autisme, auto odi et réalisme

Au Maghreb la question identitaire a eu comme point focal la langue, et la langue arabe scolaire ou berbère plus spécialement (V. A. DOURARI, *Les Malaises de la société algérienne, crise de langues et crise d'identité*, Casbah Ed., 2004). Les politiques linguistiques des Etats maghrébins ont été caractérisées par le monolinguisme imposé d'une langue non maternelle dans des sociétés historiquement plurilingues. *L'arabe scolaire* a été postulé comme la langue de l'unité là où elle n'est comprise et parlée par personne (hormis les élites arabisantes), alors que, paradoxalement, *l'arabe maghrébin* qui est la

langue maternelle de la majorité des Maghrébins, et, partant, la langue du lien social et culturel, donc d'unification par excellence, est maintenue officiellement et artificiellement hors champ! La réalisation hallucinatoire du désir supplée à son absence... "*L'identité de perception tente de réaliser le désir sur un mode foncièrement imaginaire*" (V. André GREEN, "Atome de parenté et relations oedipiennes", in C. Lévi-Strauss, *L'identité*, Op.cit, p95)

Alors, il faut bien comprendre que cette schizophrénie ou cet autisme officiel, qui manifeste une auto-odi profonde, ne trouve pas d'écho sérieux dans la société. Celle-ci s'inscrit dans la dimension d'une identité de pensée : "*Les processus secondaires recherchent l'identité de pensée, c'est-à-dire que le travail psychique porte moins sur l'objet que sur les coordonnées qui en conditionnent la possibilité. Ils s'effectuent à distance des impressions de sens. Soumission aux règles de la logique, aux catégories du temps et de l'espace...*" (A. GREEN, article cité supra)

La joie qui s'est exprimée par les Algériens et les Algériennes suite à la victoire sur l'Égypte au Soudan, autant en Algérie qu'à l'Étranger (France, Angleterre et Canada) où des kilomètres de l'emblème nationale algérienne ont été déployés dans les rues, avec, événement rare dans une société à laquelle a été imposée la chape du conservatisme islamiste, des jeunes filles, avec et sans hidjab, qui défilaient à travers les artères des villes, le corps déployé dangereusement et joyeusement à travers les vitres de voitures défilant à vive allure, montre bien le fil d'idées à suivre dans la compréhension de cette quête identitaire en Algérie. L'école, où la levée des couleurs a été imposée chaque matin, n'a pas sorti autant de drapeaux, les appels officiels non plus; mais cette victoire footballistique l'a fait avec brio. L'identité revendiquée, c'est celle qui gagne! Y compris en France. Loin de rejeter leur identité française acquise, ces jeunes et moins jeunes français d'origine maghrébine, frustrés d'avoir toujours eu à subir une identité d'origine naguère et habituellement stigmatisée et stigmatisante, ont trouvé là un motif d'exhiber leur fierté d'une origine aujourd'hui devenue victorieuse.

Cette victoire est fêtée dans tout le territoire algérien, berbérophone et arabophone, et tout le monde se reconnaît dans cette équipe de verts gagnante et revivifiante. Le Maghreb se reconnaît en l'équipe algérienne, maghrébine et amazighe comme il fut revendiqué, mais pas dans l'équipe égyptienne arabe...

e) Forces centripète et centrifuge

La prise en charge (non pas l'exclusion) de l'autre (l'alter ego ?), la reconnaissance de la communauté d'une réalité historique et culturelle complexe ayant été au principe de la formation de l'imaginaire des différents acteurs algériens, ne peuvent-elles pas, en effet, être décryptées comme témoins de l'existence d'une conscience d'appartenance à une communauté politique algérienne, configurée sur la dialectique de l'un et du multiple, en contresens des thèses officielles prônant le monolithisme par l'exclusion ? C'est en tous cas notre hypothèse (V. A. DOURARI, "Les élites face au pluralisme et à l'équation identitaire en Algérie: entre histoire, vécu et représentation idéologique de soi", communication au colloque *La toponymie, savoir et mémoire*, CNRPAH, 2001)

Cette vision officielle monolithique postindépendance est déjà en embryon dans la matrice idéologique de la lutte anticoloniale, et la crise du PPA-MTLD de 1949 n'en est que la première expression politique dont la conséquence est la formalisation de deux perceptions de l'identité algérienne : une identité algérienne, tout autant plurielle qu'unie, formalisée, entre autres, dans le document dit « *Idir al-wataniy*, ou l'Algérie libre vivra », et une affirmation parallèle déréalisée soutenue et fondant la légitimité des forces dominantes exprimée par le postulat de l'unicité arabe.

Ceci marque, par ailleurs, le début de l'affrontement entre le réel vécu, berbéricité et arabophonie maghrébine (principe et identité de réalité), et l'idéologie de l'unicité arabe mythique (principe et identité de plaisir).

Nous disions à ce propos déjà en 1999 lors d'un colloque international sur les formes d'expressions populaires:

Le Maghreb, berbère et berbérophone depuis la plus haute antiquité, est aujourd'hui majoritairement arabophone, et cette arabophonie est le résultat d'un processus endocentrique...sans interventionnisme d'un quelconque 'Etat jacobin' inimaginable à cette époque. C'est par la seule force de la dynamique sociale et des exigences de la communication interdialectale...que s'est constituée cette arabophonie maghrébine" (V. S/d A. DOURARI, Cultures populaires et culture nationale en Algérie, L'Harmattan, 2002)

f) Identitarismes exclusifs

Face à la perception schizophrène officielle (V. A. DOURARI, "Choix épistémologiques et profil sociolinguistique de l'Algérie: Un problème d'adéquation?", in *QVR*, N°27/2006, Vienne), poussée à son paroxysme par l'identitarisme islamiste (qui ne reconnaît pas les limites d'une quelconque nation arabe et encore moins algérienne), panarabiste (qui ne reconnaît pas les limites nationales territoriales des Etats arabes) autant que berbériste (qui se replie sur des territorialités régionales berbérophones (autonomie de la Kabylie) ou sur une perception mythique pan berbère (tamazgha) qui transcende les limites territoriales des Etats actuels allant jusqu'à inclure les Iles Canaries), qui aura duré au niveau constitutionnel jusqu'en Avril 2002, date où tamazight devient langue nationale (et qui est relancée avec le lynchage à l'APN d'un député du RCD, en Octobre 08, sur le nombre de morts pendant la guerre d'indépendance, suivi de l'un des amendements de la constitution de 1996 supposé viser à sauvegarder les symboles de la nation et de la révolution)-, aura répondu une certaine permanence du réalisme de la société qui semble s'assumer et se reconnaître telle qu'elle est sans s'infliger la souffrance de la haine de soi ressentie par certaines élites.

Ces tiraillements autant que la vision d'unité dans la pluralité, la chanson en a été et est aujourd'hui aussi le porte-voix car émanant de subjectivités et de considérations entre autres transactionnelles ou commerciales non soumises aux oukases idéologiques.

II) Slimane AZEM: Dire la même chose différemment et en prendre ombrage

a) Introduction

Slimane Azem, m. en 1983, est parti en émigration en 1937 et n'aurait commencé à chanter que sept ou huit ans plus tard (V. Mhenna MAHFOUFI, "La chanson kabyle en immigration: une rétrospective", in *Hommes et migrations. Les Kabyles. De l'Algérie à la France*, N°1179-Sept. 1994:32639).

Nous n'avons nul besoin, pour étayer notre propos, de prendre un chanteur, fut-il grand poète, pour un penseur, sémioticien, sociologue ou philosophe. Il nous suffit de le prendre pour ce qu'il est: une subjectivité réceptive des conditions spatio-temporelles politiques, culturelles et historiques. Cette subjectivité s'exprime spontanément, fait partager ses intuitions et ses sentiments et vise l'assentiment de l'audience à laquelle elle s'adresse.

Slimane Azem réduit la société algérienne dans ce discours (in Y. Nacib, *Slimane AZEM le poète*,

Zyriab, 2002) au micro-univers de ses deux composantes linguistiques arabophone et berbérophone entre lesquelles s'effectue un échange (discours rapporté à une audience prise à témoin par *je*, en l'occurrence le chanteur, ayant qualité de narrateur omniscient et dans lequel le *tu* est manifesté par le pronom personnel *netsa* = lui) par le truchement métonymique de deux actants (un arabophone et un kabylophone) manifestés formellement par deux pronoms personnels autonomes (ou leurs substituts indices de personne affixés) singuliers et un pronom collectif pluriel.

Ces protagonistes, actants du discours, sont: je (*nek, nekini*), lui (*netsa*, instance du discours rapporté correspondant à *ketch* "tu" dans le discours direct), et nous (*nukni*=moi et lui, formellement marqué par l'indice de personne "n-"préfixé au radical) que ce soit dans leurs formes affixées (d'indices de personne) ou autonomes (**n-beddar**: nous parlions; **y-qqar**: il disait; **O-qargh-as**: je lui disais)...L'autre actant représente les tiers qui interviennent pour envenimer le malentendu (*medden*=les gens).

b) L'énonciation

Voici brièvement les marques de l'énonciation et de la deixis subjectivo-spatio-temporelle articulée autour d'une structure actantielle simple. Il s'agit bien entendu des circonstances de l'émigration en France, mais il ne faut pas perdre de vue le fait que les chanteurs algériens émigrés de cette époque- et les proscrits tout particulièrement, et c'est le cas pour Slimane Azem- avaient en vue la communauté d'origine qui les suivait par le biais des ondes courtes de la radio française. La lecture sémantique de cette structure est tout aussi simple, car la forme dialogique du discours ainsi que la caractérisation prédicative et qualificative des actants est rapidement circonscrite.

Quels sont les prédicats à charge thymique (liste des verbes exprimant la passion, colère et mépris) et les qualificatifs (portant jugement condamnant les deux attitudes) qui sont rattachés aux actants du discours?

b-1) La structure prédicative:

- yeqqar*----*qqarghas* (il me disait et je lui répliquais)
- nbedder* (on parlait)
- nmzeggad* (les propos sont de plus en plus excessifs)
- lukan nemsefham* (si on s'était entendu)
- netemchentar* (on se querellait)
- wer nerbib* (nous n'y avions rien gagné)
- wer nethenna* (nous n'avions pas gagné de paix)
- kul wa aken yessaram* (chacun rêvait)
- kul wa aken ihedder* (chacun parlait à sa façon)
- ghilegh*---*ighil* (je le croyais---il me croyait)
- nemghunza* (on se boudait)
- wer nemsefham* (on ne s'accordait pas)

- kul yiwen senda yahmel* (chacun s'égarait de son côté)
- nettemyekhzar* (on se lorgnait)
- netnagh* (on se querellait)
- wer nemseqsa* (on ne se demandait pas)
- lukan nenugh wehdnegh* (si on se querellait seuls à seuls)

-*ne'ya, nebbes* (fatigués on se serait arrêtés)
-*smentagen* (allumaient le feu)
-*rvin al aqliya* (ils nous brouillaient la raison)

En somme tout renvoie à un échange vif et pathétique (l'implication égale des deux actants est exprimée surtout par les prédicats à schème de réciprocité, *nemsefbam, netemchentar, netnagh, netemyekhzar...*). L'usage de verbes d'attitudes psychiques à sémantisme négatif (*nemghunza, netemchentar, sedaw thit netsemyekhzar, netnagh...*) renforce l'effet sémantique de l'usage du procédé discursif de la forme négative (propositions assertives) mettant en cause l'absence d'effort pour l'intercompréhension.

L'aspect verbal dominant est l'aoriste (l'inaccompli), ce qui apparaît dans nos traductions à travers l'option de l'imparfait de la langue française. Ce choix aspectuel du poète donne aux prédicats verbaux une valeur sémantique non limitée dans le temps et on peut penser par conséquent que le poète ne se représente pas la querelle comme conjoncturelle mais bel et bien comme structurelle et les solutions préconisées devraient l'être tout autant.

b-2 La structure qualificative

L'attitude des deux protagonistes, l'un comme l'autre, est blâmable et le jugement n'est pas renvoyé à l'implicite. C'est ce que montrent les énoncés qualificatifs des actants:

-*nhedder bla lf'ul,*
-*netemchentar mebla lma'na,*
-*nehmeq wer ne'sa la'qel, am lmal bla meksa,*
-*wer nemseqsa ma fel baq nagh fel batel,*
-*chebna thugi atekes...*

La condamnation d'une telle attitude est explicite et sans appel. Les deux acteurs, s'ils ne gagnent rien (*wer nerbih wer nethenna*) à se chamailler inutilement tout en affirmant le même contenu (*lf'ul di bawen*), ont tout à gagner s'ils faisaient l'effort de s'entendre.

c) Les thèmes du poème:

c-1 Contenu identique et expressions différentes

Aussi, le chanteur et poète, Slimane Azem (m. le 28/01/1983), postulant un dialogue imaginaire rapporté entre un kabylophone (*nek=je*) et un arabophone algériens (*netsa= lui*), pouvait-il déclarer :

« *Il me parle de fèves dans sa langue, et je lui parle de fèves aussi, dans la mienne ; si on s'était entendu de bon cœur, on aurait su que les fèves étaient les fèves, que ce soit dans sa langue ou dans la mienne !* » (C'est notre traduction).

Le comble est que les protagonistes en prennent ombrage ("*nemzeggadh deg meslayen*"=nos propos étaient de plus en plus agressifs), tout en disant la même chose ("*lf'ul dibawen*"=les fèves sont des fèves), mais toutefois **sans le savoir par manque de volonté** (*lukan nemsefbam seggul*=si on s'était entendu de bon cœur).

Nous sommes bien devant la situation de deux Algériens, s'accordant sur le contenu et adoptant des expressions différentes non intelligibles l'un à l'autre qui provoquent par ce fait un regrettable malentendu.

Ce qui amène chacun à se vanter de la même façon et chacun dans son mode expressif ("*layeqqar ana wana, nek qqarghas dnikini*"=Il se vantait de sa personnalité, et je me vantais de la mienne) sans qu'aucun des deux n'y gagne quoi que ce soit (*wer nerbib wer nethana mad netssa nagh nekini*).

Chacun avait ses rêves et son langage (*mkul wa daken yessaram, mkul wa daken ihedder*), mais chacun donnait l'**avantage** à l'autre, car chacun prenait l'autre pour le maître de maison "*nek ghilegh d bab bekham, netsa ghiled d mul ddâr*". Le mode expressif est certes différent (kabyle/arabe algérien), à chacun son langage qui correspond le mieux à ses rêves et ses aspirations, mais il s'agit bien des mêmes contenus investissant l'autre, l'alter ego dirions-nous, de l'autorité de référence ! Slimane Azem aurait pu dire: "je me prenais pour le maître de maison et lui se prenait pour le maître de maison" ce qui renverrait les deux protagonistes dos à dos!

c-2) "Bab bukham" (= Le propriétaire de maison) ou les habitants originaires du Maghreb

Nous savons combien cette question des premiers habitants de l'Afrique du Nord (*mul d dâr ou bab bukham*), le Maghreb, a suscité et suscite encore comme discours et contestations (V. A. DOURARI, *Dialogue entre le Maghreb et le Machreq, le discours idéologique arabe contemporain*, thèse de doctorat de l'Université de la Sorbonne, 1993; "Le concept de savoir colonial dans les études postcoloniales contemporaines", *colloque international Bencheneb Mohammed*, centenaire de l'université d'Alger, du 15/12 au 18/12/09, en cours de publication). On sait aussi la thèse de Malika HACHID sur les premiers Berbères. Souvent, on assimile à tort la langue arabe classique (dont les premières grammaires ont été écrites au 8ème, 9ème et 10ème siècle de l'ère chrétienne) et l'arabe moderne (scolaire), d'un côté, et cette langue, classique ou moderne, et la politique d'arabisation menée par l'Algérie indépendante, d'un autre côté. On confond aussi l'arabophonie maghrébine avec la politique d'arabisation menée sous l'étendard de l'arabe scolaire non autochtone. C'est ce qui justifie notre proposition de distinguer ces variétés de langue par arabe algérien ou maghrébin, arabe classique et arabe moderne ou scolaire; de parler d'arabisant lorsqu'il s'agit de spécialiste de la langue arabe classique ou scolaire, et d'arabophones pour les locuteurs de l'arabe algérien...

Mais il s'agit bien, pour le cas du berbère et de l'arabe scolaire, de deux systèmes linguistiques différents quand bien même ils sont de la même famille linguistique mais qui n'ont certainement pas le même statut pour les Algériens auprès desquels l'arabe scolaire continue à jouir d'un certain prestige, (qui se perd de plus en plus en raison de son incapacité avérée de véhiculer des savoirs modernes, maintenu qu'il est par les forces régressives des sociétés dites arabes dans l'expression du conservatisme le plus archaïque), sans qu'ils le comprennent ou l'utilisent dans la communication quotidienne. Tout en accordant ce prestige à cette langue scolaire, les Algériens utilisent leurs propres langues maternelles (berbère ou arabe algérien) au quotidien et même dans le discours onirique et ludique! L'expression théâtrale (Alloula, Kateb yacine...), l'humour (Fellag...) et la musique la plus répandue (le Raï, par exemple), en même temps que la joie et la douleur sont exprimés en algérien berbère ou arabe. En somme tout ce qui concourt à la socialisation s'effectue en algérien berbère ou arabe.

Récemment, dans la presse algérienne privée, il y a eu des échanges très vifs entre Lahouari ADDI (sociologue), Yacine TEMPLALI (journaliste bilingue), Kamel DAOUD (Universitaire et journaliste),

Mustapha BENFODIL (journaliste, reporter et romancier), Mohammed ABBOU (ancien ministre de la culture), d'un côté, et Djamel LABIDI (universitaire) mais aussi Othmane SAADI (ex ambassadeur d'Algérie en Syrie)..., de l'autre côté- arabistes connus négateurs de la berbéricité du Maghreb, (*le Quotidien d'Oran*, 07/01/10 etc.,...), au sujet de cette berbéricité du Maghreb à la lumière du match Algérie- Egypte et des événements qui s'ensuivent.

Tout récemment encore (le 16/02/10) , le Conseil Supérieur de la Langue Arabe a organisé une journée d'étude sur les xénismes, l'emprunt et le métissage de la langue arabe scolaire. Il y fut insisté sur la nécessité de la préservation de la **pureté de la langue arabe (scolaire)** à l'opposé de la langue **algérienne mélangée et pathologique** que parlent les Algériens. Il organisera encore une journée d'étude sur la langue arabe scolaire comme "langue d'unité et pour la construction d'une société fondée sur la connaissance", le 01/03/10. Pourtant cette notion de mixage, métissage...pose un réel problème méthodologique relatif au contenu sémantique de ce terme même (V. Christine de Lailhacar, *The Mestizo as crucible. Andean Indian and African Poets of Mixed Origin as Possibility of Comparative poetry*. New York, Peter Lang Publishing Inc., 1996), mais gageons que nul ne s'y est arrêté, prenant la notion de pureté, et partant, de métissage, son complémentaire sémantique, comme des évidences méthodologiques assurées.

C'est dire combien le clivage linguistique et identitaire est maintenu vivace dans la société!

Rachid TLEMSANI, politologue algérien, accorde une très **grande signification** à cette manifestation de joie des Algériens après la victoire de son équipe nationale de football: "*Le peuple algérien n'est pas un peuple malade,...certes les Algériens sont brimés, mais en bonne santé. Toutefois, ce qui est vraiment extraordinaire, c'est lorsque des millions de personnes à travers le territoire national ont spontanément accaparé, en quelques secondes, l'espace public...*" (in *EL-Watan*, du 26/11/09; V. aussi sur le même sujet Sid Ahmed BENLAZAR, Professeur au département des sciences de la l'Information et de la communication in *Le Quotidien d'Oran* du 22/11.09).

On ajoutera seulement un point de vue de N.E.D TOUALBI, psychanalyste, et essayiste (in *Le Soir d'Algérie* du 22/11/09) où il déclare:

*"Autrement dit, à une **identité de fait assignée** par un Etat national en déficit d'instruments de lecture et de codification de la demande sociale, s'oppose -de plus en plus violemment d'ailleurs,-, une **identité d'aspiration** des jeunes exprimant au bout du compte, un discours tapageur de **répudiation de l'identité officielle**".*

Si l'Etat hésite encore quant à l'identité véritable des Algériens, quarante huit ans après l'indépendance, Slimane AZEM ne s'y était jamais trompé. Mieux, pour lui les Algériens berbérophones autant que les arabophones, pensent, chacun de son côté, que c'est l'autre qui est le propriétaire de maison! Ils se reconnaissent donc mutuellement et tout un chacun, non seulement comme interlocuteurs égaux, mais encore plus, comme le véritable propriétaire des lieux, donc le porteur de l'identité de référence (La fonction de reconnaissance de Lacan, v. J. LACAN, *Ecrits I*, Le Seuil, 1966, p182):

"Mais si j'appelle celui à qui je parle, par le nom quel qu'il soit que je lui donne, je lui intime la fonction subjective qu'il reprendra pour me répondre, même si c'est pour la répudier. Dès lors apparaît la fonction décisive de ma propre réponse et qui n'est pas seulement...d'être reçue par le sujet comme approbation ou rejet de son discours, mais vraiment pour le reconnaître ou l'abolir comme sujet".

Mais la querelle entre l'arabophone et le kabylophone, qui se reconnaissent comme sujets à part entière, n'est pas habituelle, car les deux protagonistes ne s'entendaient pas (*nemghunza ur nemsefham*) et se lorgnaient du coin de l'oeil (*seddaw thitt i netsemyekhzar*) parceque chacun était prêt à concéder à l'autre l'autorité de propriétaire des lieux sans que l'un comprenne l'attitude de l'autre! (V. DOURARI A., Les élites face au plurilinguisme et à l'équation identitaire en Algérie: entre histoire, vécu et représentation idéologique de soi", Colloque sur "*La toponymie: Savoir et mémoire*", CNRPAH, Alger, 21 et 23 /04/01).

L'inanité de la querelle et des raisons qui auraient pu la susciter est avancée, et Slimane AZEM en vient à en condamner l'attitude irresponsable qui y a mené: la stupidité (*ama dnek ama d netsa nehmeq ur nes'i laaqel*=nous manquions tous les deux de sagesse et de raison) et le manque de discernement et de réflexion sur les raisons de celle-ci. Alors faut-il persister dans l'erreur semble nous dire Slimane Azem?

c-3) Une querelle irrationnelle ("*lanetsnagh wer nemseqsa ma felhaq nagh fel batel*")

La querelle entre les deux protagonistes n'est qu'une suite d'absurdités dans la mesure où l'un comme l'autre ne savent pas pourquoi et ne se sont pas demandés si c'est à tort ou à raison. Les deux protagonistes sont décrits tous deux comme prompts à s'emporter (*nehmeq ur nes'a la'qel*) et sans arbitre, chacun tirait de son côté (*amalmal bla meksa kul yiven sanda yabmel = tel un troupeau sans berger, chacun s'égarait de son côté*). On reconnaît bien là les traits des caractères impulsifs et passionnels d'Algériens, prêts autant à un amour illimité, qu'à une haine sans nom, qu'ils soient berbérophones ou arabophones.

c-4) Un malentendu entretenu par des tiers ("*kechmen meden garanagh smentagen dhegnagh thimes*")

La manipulation de ce malentendu le complique quand une tierce partie (*kechmen meden garanagh*= des gens s'y sont mêlés) s'implique sans y être invitée (*lukan nennugh webednagh amelmi na'a anabbes*=si cela n'avait impliqué que nous deux, quand las de nous quereller, on se serait arrêtés), brouille la pensée (*rwin el 'aqliya negh*) et entretient la rancune (*chebna thugi adekes*).

Voilà tout est dit à bon entendeur: Un malentendu persistant entre deux propriétaires de lieux, s'exprimant différemment et ne faisant pas l'effort de se comprendre mutuellement tout en disant la même chose, respectueux l'un de l'autre dans son rôle reconnu, entraîne une querelle et une rancune qu'entretiennent des tiers qui s'impliquent sans y être invités. Les gestionnaires de l'Etat et les acteurs politiques et civils sont maintenant édifiés sur la gouvernance qu'il faudra.

Slimane Azem, s'il est, à notre connaissance, le seul à avoir mis directement le doigt sur la plaie, beaucoup d'autres chanteurs kabylophones de l'émigration ont aussi tenté d'exorciser ce mal en chantant en kabyle et en arabe algérien: Salah Saadaoui, Akli Yahiatène, Cheikh Elhasnaoui et bien d'autres...C'est pour ces raisons qu'il est légitime de le prendre comme l'expression métonymique d'un actant collectif, social et culturel algérien, et partant de faire des généralisations qui peuvent paraître par moment, à première vue, sujettes à caution.

En somme, ce texte est une socio-sémiotique et une sociolinguistique naïves (spontanées) mais bien instruites du terrain algérien. Des études scientifiques élaborées ne le feraient probablement pas aussi brillamment et avec si peu de mots. C'est la spécificité du discours des poètes.

III) Projection d'une solution sociétale ou Comment arrêter la querelle et dissiper le malentendu?

a) langues, communication et identité

Le malentendu, dans ce discours poétique, provient d'une **panne de communication** entre deux actants mettant le **même contenu** dans deux **expressions différentes**. La discrimination dont est victime une des deux expressions (le kabyle), dominée et soumise à l'étouffement, mène le poète à affirmer la défense de la spécificité kabylophone à côté de l'arabophonie. L'algérianité est faite des deux, puisque de toute façon, qu'on la dise en kabyle ou en arabe algérien, il s'agit toujours du même contenu (*Ijul di bawen*)!

Après les événements du printemps berbère de 1980, où l'Etat a affiché sa partialité contre la berbérophonie en interdisant une simple conférence de feu Mouloud Mammeri sur la poésie kabyle ancienne à l'université de Tizi-Ouzou, Slimane Azem a chanté son amour et son attachement à la langue Kabyle (poème N°25, "*Ghef theqvaylith yuli was*" in Y. Nacib, *Slimane Azem*,...) comparée à ces rochers que les fortes crues des rivières ne peuvent emporter (*akken yebghu yehmel wassif, ibladnis zgan ersan*). Il aurait d'ailleurs confié au musicologue Mahfoufi, sur son lit de mort en Décembre 1982: "*Ce n'est pas moi ou les chansons kabyles que le pouvoir algérien interdit, c'est ma culture, c'est mon appartenance à la société berbère*" (MAHFOUFI, *art. cité*), ce qui manifeste un savoir politique non négligeable chez le poète.

L'arabophonie algérienne est là, la berbérophonie est aussi là. Les deux sont tout aussi légitimes (*bab bukham*)! L'Etat indépendant a tenté d'effacer l'une et l'autre pour leur substituer l'arabe scolaire dans tous les domaines d'usage (V. DOURARI A., "The tamazight claim in Algeria: a long lasting struggle for 'algerianity' and democracy", Portland State University, Oregon, Juin, 2005) par un volontarisme défiant toute logique et notamment celle qui consiste à voir les variétés linguistiques telles qu'elles sont dans la société organisées sous la forme d'une hiérarchisation socio fonctionnelle! Mais la berbérophonie et l'arabophonie algérienne résistent bel et bien (d'ailleurs, la francophonie aussi) après plusieurs décennies de politique d'arabisation agressive (depuis 1970) devenue progressivement un code pénal dès 1996 sans que **La loi d'orientation scolaire N° 08-04 du 23/01/2008** l'amende ou qu'elle mentionne les objectifs ou fonctions retenues par la loi pour l'enseignement de chacune des langues arabe scolaire, tamazight et française.

Aujourd'hui, les chansons kabylophones font partie des audiothèques des Algériens arabophones au même titre que les chansons occidentales françaises ou anglaises. De célèbres chanteurs arabophones ont chanté en duo avec des chanteurs kabylophones (Cheb Mami, Cheb Khaled...)

Le problème n'est donc pas dans la société mais dans la décision officielle et la configuration de la politique linguistique pusillanime et autistique, loin de refléter une attitude rationnelle.

Nous proposons le schéma d'inclusion identitaire suivant incluant la dimension de complexité nécessaire dans ce genre de questions:

b) Pour une politique linguistique rationnelle, pour une identité citoyenne

Quant aux langues usitées en Algérie, il suffit de prendre en ligne de compte la réalité sociolinguistique et les intérêts de la société et de l'Etat compte tenu des nécessités d'apaisement identitaire et linguistique de la société, d'un côté, et de la facilitation de la communication avec son milieu géopolitique et stratégique, d'un autre côté.

La chape conservatrice qui enferme la langue arabe scolaire et la contraint à une régression certaine doit être levée et un processus courageux de modernisation de cette langue en matière de contenu pédagogique et méthodologique didactique doit être entrepris en urgence (A. DOURARI, *Introduction à la Grammaire Générative*, ENAG, 2007, (en Arabe scolaire)). La disjonction de cette langue du contenu religieux conservateur qui l'étouffe permettra de la libérer et de la mettre en compétition libre avec les autres grandes langues du monde. Il permettra à terme de la mettre à niveau et contraindra ses chantres à faire moins de discours pompeux et à faire les efforts intellectuels et scientifiques nécessaires à son épanouissement.

En attendant, la langue française suffisamment ancrée dans la société algérienne et au Maghreb, en plus de sa position dans le méditerranée du nord et son prestige à l'Est, devra se charger de véhiculer les savoirs scientifiques et techniques et de la pensée moderne. L'anglais doit être promu mais aujourd'hui il ne peut pas prendre en charge cette question tant que sa diffusion sociale et sa maîtrise par les élites sont réduites. A côté de l'anglais, il est nécessaire de développer la maîtrise de l'espagnol, deuxième langue mondiale.

Les langues maternelles des Algériens doivent être prises en charge sérieusement afin d'assurer la communication intensive véhiculaire et communautaire interne et garantir l'épanouissement citoyen des locuteurs algériens. (V. A. DOURARI, *Les malaises...*).

Pour conclure

Slimane Azem aura eu raison dans sa perception de la complémentarité existentielle et historique entre la berbérinité, véritable socle identitaire commun à tous les Maghrébins, et l'arabophonie maghrébine, véritable langue véhiculaire et maternelle de la plupart des citoyens maghrébins dont le processus d'installation progressive peut être compris sur la base de la notion d'urbanisation (V.entre autres, BENABOU M. et BEHNSTHEDT, "Etat actuel de la frontière entre l'arabe et le berbère", in *Insâniyyât*, Revue du Centre de Recherche en Anthropologie et en Sociologie Culturelle, Oran, N° 21, Juillet-Septembre 2003)

Ces deux variétés de langue n'ont pas eu, pour des raisons objectives, un développement suffisant qui pourrait dispenser leurs locuteurs d'emprunter d'autres langues comme le français ou l'espagnol ou l'anglais pour les domaines de la vie intellectuelle, scientifique, économique et politique... La langue arabe scolaire, à son tour, a prouvé son retard dans les domaines élaborés. Enfermée dans la gangue idéologique conservatrice qui l'étouffe, il ne s'y produit plus ni science ni pensée ni

traduction. (Rapport PNUD 2003, v. aussi colloque sur "l'Industrie et la promotion de l'édition: réalités et perspectives", Alger, 22 et 23/02/10: Le directeur de la bibliothèque de l'IMA, y déclare que "*dans le Monde arabe, on lit une demi page par an, avec un pourcentage de 3% , la traduction dans le monde arabe ne dépasse pas 1%, or un Anglais lit 11 livres par an, et la traduction vers l'anglais dépasse les 43%*).

Ces chiffres n'intéressent pas les apôtres de la pureté de la langue de quelque bord qu'ils soient, car semble-t-il, à les croire, c'est la pureté de la langue qui est l'enjeu même de ce 21ème. Siècle!

Alors faut-il garder les sociétés dites arabes dans leur gangue couvant leurs conflits linguistiques et culturels internes, en attendant la reprise ou l'éclatement ? Ou alors faire l'effort de suivre l'évolution des autres sociétés et Etats développés en reconnaissant la citoyenneté et le droit à la différence de leurs citoyens tout en diffusant socialement les langues occidentales comme moyen d'accès immédiat au savoir moderne?

Notes et références

-BENABOU M. et BEHNSTHEDT, "Etat actuel de la frontière entre l'arabe et le berbère", in *Insâniyyât*, Revue du Centre de Recherche en Anthropologie et en Sociologie Culturelle, Oran, N° 21, Juillet-Septembre 2003

- DOURARI A., *Les Malaises de la société algérienne, crise de langues et crise d'identité*, Casbah Ed., 2004

- DOURARI A., "Le concept de savoir colonial dans les études postcoloniales contemporaines", communication au *colloque international Bencheneb Mohammed*, centenaire de l'université d'Alger, du 15/12 au 18/12/09, (en cours de publication)

-DOURARI A., *Dialogue entre le Maghreb et le Machreq, le discours idéologique arabe contemporain*, thèse de doctorat de l'Université de la Sorbonne, 1993

-DOURARI A., "Choix épistémologiques et profil sociolinguistique de l'Algérie: Un problème d'adéquation?", in *QVR*, N°27/2006, Vienne

-DOURARI A. (S/d), *Cultures populaires et culture nationale en Algérie*, L'Harmattan, 2002

-DOURARI A., *Introduction à la Grammaire Générative*, ENAG, 2007, (en Arabe scolaire)

-DOURARI A., " Pluralisme et unité linguistiques en Algérie, une question au concept d'interculturalité", communication au *Colloque international Les points communs des cultures*, Vienne, du 06 au 09/11/2003

-DOURARI A., "The tamazight claim in Algeria, a long lasting struggle for 'algerianity' and democracy", Communication au colloque international *Berbers and other minorities in North Africa*, Portland Oregon State University, Juin 2005

-DOURARI A., Les élites face au plurilinguisme et à l'équation identitaire en Algérie: entre histoire, vécu et représentation idéologique de soi", Colloque sur "*La toponymie: Savoir et mémoire*", CNRPAH, Alger, 21 et 23 /04/01

-*Echbourouk al yanmi*, quotidien national algérien d'information (en arabe scolaire) du 22/11/09

-*EL-Watan*, quotidien national algérien d'information (en français), du 26/11/09

- GREEN André, "Atome de parenté et relations œdipiennes", in C. Lévi-Strauss, *L'identité*, Quadrige/ Presses Universitaires de France, 2ème Edition, 1987

-*Idir al-wataniy*, *Vive l'Algérie*, Ed. Le combat algérien, Alger, Déc. 2001

-*La loi d'orientation scolaire* N° 08-04 du 23/01/2008

-LACAN. J., *Ecrits I*, Le Seuil, 1966, p182

-LAILHACAR (Christine de) , *The Mestizo as crucible. Andean Indian and African Poets of Mixed Origin as Possibility of Comparative poetry*. New York, Peter Lang Publishing Inc., 1996

-*Le Quotidien d'Oran*, quotidien national d'information (en français) du 07/01/10 ; 22/11/09

-MAHFOUFI Mhenna, "La chanson kabyle en immigration: une rétrospective", in *Hommes et migrations. Les Kabyles. De l'Algérie à la France*, N°1179-Sept. 1994:32639

-Nacib Y., *Slimane AZEM le poète*, Zyriab, 2002

- THOM René, *Paraboles et catastrophes, Entretiens sur les mathématiques, la science et la philosophie*, Flammarion, 2ème Ed., 1983

-TOUALBI N.E.D, psychanalyste, et essayiste, in *Le Soir d'Algérie*, quotidien national algérien d'information (en français), du 22/11/09